de finesse et de gaieté ! Ses pieds mignons semblaient ne pouvoir tenir en place, tant elle avait besoin de mouvement... et sa voix si fraîche le soir quand elle chantait au piano !... et ses réparties si spirituelles dans la conversation !...

Pour elle, la vie devait être une fête continuelle, mais hélas ! de bien courte durée.

Jugeant sa sœur par elle-même, elle ne lui épargnait aucune course dans les environs, aucun dîner, aucune soirée ; et si parfois Agnès essayait une objection, osait par exemple se dire fatiguée, Jeanne avait toujours d'excellentes raisons pour ne pas céder à sa sœur, qu'elle aimait du reste de toute son âme, et finissait par l'entraîner en lui disant qu'il lui était impossible de se séparer d'elle, même pour s'amuser.

Agnès m'écrivait souvent et ne me cachait aucune de ses impressions. Sa lettre du milieu de novembre nous dit, mieux que je ne saurais le faire, tout ce qu'elle éprouvait.

LES MARTES, le 16 novembre 1858.

Je me réjouis, ma bien chère amie, à la pensée que j'ai là devant moi deux bonnes heures pour causer avec vous. Je rentre de la messe, et comme Jeanne s'est couchée fort tard, il est probable qu'elle ne se lèvera que pour le déjeuner.

Ma sœur se trouve fort heureuse. Le monde et ses distractions remplissent presque toute sa vie. Les jours très-rares où nous sommes seuls le soir, son mari, elle et moi, je remarque dans ses traits un ennui et une tristesse qui m'effrayent. Peut-on être sœur, s'aimer comme nous nous aimons, et avoir des goûts si différents !

Alfred adore sa femme. Lui aussi aime le monde et ses plaisirs : leur union est donc parfaitement assortie. Hier encore il me disait avec un sentiment de fière satisfaction :

" Où donc Jeanne a-t-elle appris à être une femme si charmante ? Est-ce au Sacré-Cœur ?

— Peut-être, lui répondis-je en riant.

— Quelle gaieté, quelle grâce, quel esprit, continua-t-il tout à sa pensée. Comme elle est heureuse et comme je le suis aussi ! "

Jeanne me parle souvent dans le même sens et presque dans les mêmes termes. Je les écoute, je ne regrette pas de les voir si bien s'entendre ; mais ce n'est pas ainsi que je comprends le bonheur dans le mariage, surtout entre époux chrétiens. Il me semble que, lorsqu'on s'aime autant, on doit souffrir de la présence des indifférents qui empêchent d'être tout à fait l'un à l'autre. Le tourbillon du monde, qui entraîne et étourdit, peut avoir son charme, son ivresse pour une